

XYZ. La revue de la nouvelle

Répliquante

France Boisvert



Numéro 124, hiver 2015

Séductions : entre flirt, désir, charme, fantôme, chavirement et mystère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisvert, F. (2015). Répliquante. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (124), 41–48.

Répliquante

France Boisvert

À L'ÉPOQUE, ma jumelle avait décroché l'animation d'un jeu télévisé. Elle incarnait ce que Flaubert appelait jadis « un cœur simple » et qu'au Québec on désigne bêtement par « une niaiseuse ». Le plus curieux de l'affaire, c'est que le réalisateur n'avait pas jugé bon d'altérer son apparence: bien au contraire, la coiffeuse avait lissé ses cheveux, et le costumier, conservé le même style vestimentaire que celui du jour de son audition. Dans ces conditions, les personnes de son entourage immédiat la reconnaissaient quand elles la croisaient dans la rue, dans les lieux publics, aux guichets automatiques, sur les quais du métro, à l'épicerie, partout, toujours, tout le temps. Quand les gens nous virent marcher ensemble, cela déclencha une cohue, phénomène qui m'était jusque-là inconnu et qui me gêna considérablement. Des jumelles, la sale affaire.

J'étais venue à Montréal pour voir Anne avant d'aller passer une entrevue pour un poste de professeur dans un collège huppé. Embarrassées par l'afflux de badauds et d'admiratrices qui cherchaient à nous voir, nous avons décidé de rebrousser chemin pour prendre le café chez elle, rue de l'Esplanade, dans son appartement contrasté où tout était noir et blanc.

La décoration de son logement me rappela les touches du clavier de notre piano. Plus jeunes, nous apprenions la musique chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Ma jumelle se moqua de mon observation et reconnut en effet l'influence des religieuses sur sa vie déjantée. Elle sourit, puis elle m'offrit un café noir dans une tasse de porcelaine. J'y versai une larme de lait. Anne coupa des carrés de chocolat noir que je refusai. J'ajoutai une cuillerée de sucre; elle, pas. Nous passâmes au salon. Une fois assise sur son canapé de peau de vache, d'entrée de jeu, je lui demandai pourquoi on ne lui avait pas fourni d'artifice pour opérer sa

transformation en sorte de service. Elle éclata d'un rire lumineux; j'en pris ombrage. Ce qui lui arrivait avait un effet direct sur ma propre vie en raison de notre ressemblance. Je ne comptais plus le nombre de fois où l'on s'était moqué de « mes niaiseries », alors qu'il s'agissait des siennes. Anne s'amusait ferme de me voir ainsi broyer du noir. « Et tu trouves ça drôle ! » lui fis-je remarquer d'une voix blanche. Elle me nargua en répondant qu'il fallait bien se démarquer l'une de l'autre. J'étais la sage et Anne, la drôle. J'arguai ressentir un véritable malaise en la voyant s'humilier de la sorte, celui-là même que l'on éprouve en lisant les *Liaisons dangereuses* où deux pervers de la noblesse manipulent une dame vertueuse pour la faire tomber, afin de la discréditer devant la cour. Était-on assez bêtes pour croire qu'une fille de bourgeois puisse contrefaire cette petite nunuche à l'état naturel ? Anne répliqua en me traitant de rousseauiste avec mon état de nature et elle m'annonça sa rupture avec Jérôme. Oui, Jérôme. Son énième flirt.

J'avalai une gorgée de ce délicieux café et, après avoir repris mon souffle, je lui demandai pourquoi. « Pour rien. Il y a mieux. Il y a Simon ! » fit-elle avec agacement. Je revins à ma question initiale. Mon insistance la contraria. Mon double eut un mouvement d'humeur et changea de sujet pour m'annoncer que les producteurs enregistreraient des épisodes d'une série hilarante vouée au succès, de quoi nourrir l'hydre de la niaiserie des années durant. Là-dessus, elle me laissa un trousseau de ses clés et partit faire sa valise pour quitter les lieux. Je restai en plan à regarder luire son monde d'ébène et d'ivoire en savourant mon café. La drôle me laissait donc son appartement, le temps du tournage d'un film comique. Ma jumelle, la belle affaire !



Je quittai alors les lieux pour aller passer l'entrevue dans ce collège élitiste longeant la rivière des Mille-Îles. La vénérable institution était nichée au cœur d'un vaste boisé que

des promoteurs avaient serti de châteaux de banlieue, non loin d'un lacs de pistes cyclables évoluant en circuit fermé au nord de l'île.

Je donnai l'adresse au chauffeur de taxi qui enclencha son chronofric; je me laissai conduire là où personne ne se transporte en commun. Une fois sur place, le conducteur me réclama une poignée de dollars que je négociai au rabais, puis il redémarra en trombe, faisant crisser les pneus dans une fumée d'imprécations ostentatoires. Devant moi s'élevait un établissement de facture sévère pourvu de colombages rappelant ces vastes manoirs protestants que l'on imagine en lisant *Les hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë. Je sonnai; la porte s'ouvrit. J'entrai dans un vestibule pavé de mots d'ordre.

Suspendez votre manteau ↑

Chaussez les patins ↓

Salle d'attente →

Je poussai la porte et vis une foule de bachelières en train de babiller. Elles bourdonnaient sans répit. « Parloir ? » me demandai-je. Du coup, elles se turent pour me dévisager en silence, après quoi elles se remirent à papoter comme si je n'existais pas.

Vêtues d'un tailleur noir sur un chemisier blanc, les postulantes se distinguaient par leur coiffure. L'une portait les cheveux bouffants, l'autre avait les siens peignés en queue de cheval ou tressés, maintenus par un ruban ou un élastique de couleur, une autre encore avait les siens frisottés ou les avait teints, mèche par mèche, dans une variété de blond allant du safran acide au miel doux, en passant par l'or, le caramel et le plus criard des orangés.

Dans le lot, je reconnus Christine, une consœur auburn fardée à outrance avec laquelle j'avais suivi des cours de grammaire générative à l'université. Je m'assis à ses côtés pour discuter du poste convoité. Elle me confia que ce poste, elle n'en voulait pas; que ce collège aux parquets lustrés l'horripilait et que la vocation de professeur, elle ne l'avait jamais eue. « Alors que fais-tu ici ? » lui dis-je, étonnée. Christine

aspirait à devenir journaliste dans le monde des variétés. Je lui proposai de rencontrer ma jumelle. En rougissant, elle me confia l'admirer depuis toujours quand, soudain, on m'appela. Je suivis la secrétaire venue me chercher et passai de l'anti-chambre au bureau de la direction. La rectrice et son adjoint me saluèrent, tout sourire. Ils me rappelaient la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont avec leurs questions perverses emmêlant la moralité catholique aux prescriptions du ministère de l'Éducation. Néanmoins, je répondis autant que je le savais, à l'instar des autres candidates, j'imagine, puis je retournai dans la salle attendre la suite des événements. Christine passa en entrevue tout de suite après moi et en revint, blanche. En s'assoyant, elle me dit qu'elle l'avait boussillée exprès. Je sourcillai devant tant de sottise.

Au bout d'un certain temps, la secrétaire d'ambassade entra et prononça mon nom en un souffle avant de s'effacer. La marquise me fit venir dans son bureau pour m'offrir l'emploi. J'acceptai en contenant ma joie. Son vicomte me fit signer un contrat d'engagement. Quand je ressortis, la salle d'attente était vide ; seule Christine était restée, car elle avait une voiture. « Allez, raconte ! Comment as-tu fait ? » me demanda-t-elle en démarrant l'auto. Après avoir roulé à tombeau ouvert, la radio à fond la caisse, Christine me déposa à la gare intermodale où se croisaient les bus et les trains. En quittant sa voiture, je lui souhaitai de trouver du travail dans le monde effervescent du showbiz. Plus tard, en arrivant chez mes parents, je commençai à faire la liste de mes effets personnels pour quitter la maison.



Une fois partie, les choses évoluèrent. Les années scolaires se succédèrent. Je travaillais sans relâche, passant tous les week-ends à préparer mes cours et à corriger les copies. Et puis je rencontrai quelqu'un avec qui partager ma vie. Thibaud. Un artiste, un vrai. Thibaud peignait. Thibaud exposait. Thibaud, la couleur. Sa présence changea toute ma vie.

Cependant, de temps à autre, ma famille me hantait. Semaine après semaine, en mon for intérieur, je revoyais avec nostalgie mon père, ma mère et ma jumelle dérouler le fil des souvenirs comme autant d'épisodes mettant en scène l'ordinaire d'une famille bourgeoise en région. Avec Thibaud, je vivais au cœur du désir et l'expérience esthétique achevait de me distinguer de ma jumelle sacrifiée à l'écran du vulgaire. Cela dit, en ne changeant pas, elle conservait, intact, notre air de jeunesse. De fait, elle me trahissait. Et la jouvence qui l'afflige encore aujourd'hui est le drame de ma vie.



La littérature constitue ma passion la plus durable et Thibaud, ma consolation devant le désordre du monde. J'ai trouvé la jeunesse éternelle dans le règne des arts et de l'esprit. Au collège, j'initie les jeunes aux grands classiques dont le propos est cristallisé dans l'universel. Je leur apprend à disserter avec ordre et méthode. Notre maison respire l'élégance, l'harmonie des formes et des espaces. Je peux voir tous nos livres classés dans la grande bibliothèque de bois meublant la salle de séjour. En examiner les titres me permet de refaire l'histoire de la pensée. Molière, le médecin malgré lui et son malade imaginaire; Voltaire, son Ingénu, un Huron, et Candide découvrant l'Eldorado avec mademoiselle Cunégonde; Rousseau, son Héloïse soupirant en mode épistolaire; Marivaux, Marianne et l'inconstance du cœur; tous les romantiques qui chantent en chœur, l'âme en pleurs, et Rimbaud! Ah! Il y a aussi la musique pour me tenir compagnie. Bach, Mozart, Brahms et Tchaïkovski. Pendant quelques secondes, à force de les écouter, je vois tourner des dièses et des bémols sous le regard narquois du fantôme d'un grand auteur... De qui s'agit-il, déjà? Pierre Choderlos de Laclos émanant d'un tome de la Pléiade oublié sur la tablette supérieure.



Dans le mandarinat de l'éducation, certaines idées neuves réinventent le monde en soulevant les professeurs d'enthousiasme. Jusque-là, je pensais qu'en toute chose la sobriété convenait et j'enseignais la littérature comme un espace de culture que l'on explore chronologiquement. Or, la direction vient d'annoncer aux professeurs l'implantation d'une réforme où stimulus entraîne réponse. Ce sera la stratégie adoptée, quelle que soit la matière dispensée. Sans être bannies, la littérature et son histoire ne seront plus privilégiées. Feu, le sang bleu. 1789 bis. Une vraie révolution ! La personne qui donne la formation se nomme Réjean. Un type sympathique, au premier abord.

•

Aujourd'hui, j'ai été bousculée par les propos de Réjean, l'envoyé du Ministère: « Selon les théoriciens de l'information, quelques lettres prises au hasard et un sonnet de Ronsard ont la même valeur. » Jusqu'à maintenant, les écrivains écrivaient, de manière intransitive. Maintenant, les écrivains écrivent et le lecteur est sommé de produire du *feed-back*. C'est que l'information peut désinformer, alors il faut vérifier. Selon Réjean, ces échanges de messages, qu'ils soient livres, courriels ou interjections, engendrent une foule de *correspondances* qui n'ont rien à voir avec le poème que Baudelaire écrivit, en proie à l'interprétation de signes venus de quelque monde invisible... Il faut vivre avec son temps. Entre l'ici et le maintenant. Entre Thibaud et Réjean.

•

Les jours passent et, à l'instar de mes collègues, j'apprends avec le réformateur que tout scripteur encode son message dans une langue-outil. Réjean m'enseigne les lois de la thermodynamique, résumées en un schéma de la cybernétique revue et corrigée par l'ingénieur américain Claude Shannon.

46 Réjean a présenté les idées fascinantes de Norbert Wiener, un

mathématicien de génie qui a mis l'entropie, cette inexorable montée du désordre, au cœur de son modèle scientifique. Chaque message est décodé par un lectorat incité à répondre puisqu'il est propulsé par le vortex d'une rétroaction calculée. Réjean est formel : dans cette perspective, la question de la trajectoire du personnage qui dérape ne se pose plus. Après la session, j'ai cédé à ses avances. J'ai aimé le maître, qui m'a aimée à son tour. Une expérience indicible.



Plus je m'investis dans la réforme, plus j'adhère aux changements pédagogiques venant transformer ma profession. Moi qui incarnais l'autorité, on veut me voir animer selon les règles de la communication qui abhorre le bruit. Après toutes ces années à rougir les copies, je n'étais plus qu'un automate qui corrige des fautes d'orthographe. J'ai pensé neutraliser l'entropie qui menace en mesurant la valeur de notre désordre linguistique. Je vais enfin retrouver ma créativité en produisant des mises en situation stimulantes, afin que mes élèves puissent manipuler de nouvelles ressources linguistiques. Mes étudiants deviendront autant d'unités adaptatives. Réjean a prévu une démarche précise dans le processus d'acquisition des compétences ; en suivant ses instructions à la lettre, j'accéderai bientôt au mandarinet.



Chaque jour, je parle un peu plus le langage des sciences de l'éducation. Je deviens l'un des rouages de cette formidable machine mise au service de la théorie des jeux de John von Neumann. Je pressens une prodigieuse mutation. J'ai l'honneur de prendre part à l'émergence prévisible (?) du pays réel, moi qui négligeais l'analyse et la probabilité mathématiques des facteurs humains. Réjean m'a demandé de le suivre. La jeunesse éternelle résulte de l'abolition d'un paradigme aujourd'hui périmé. Que de temps perdu à concevoir

le passé pour édifier l'avenir, sans jamais être dans l'instant présent ! J'ai quitté Thibaud pour vivre avec Réjean. Thibaud a fait une scène terrible et nous a menacés. Nous avons alerté la police.



Réjean parle de programmation génétique comme s'il s'agissait d'un déterminisme inconscient. Pourtant, dans l'essai *Cybernétique et société*, Norbert Wiener écrit qu'« être vivant, c'est participer à un courant continu d'influences venant du monde extérieur, courant dans lequel nous ne sommes qu'un stade intermédiaire ». Est-ce à dire que je serai bientôt déclassée par une force qui m'échappe ? Une machine viendra-t-elle remplacer ou achever le travail amorcé par mon cerveau ? Par quel prodige pourrait-on programmer ma mémoire ? J'ai dit à Réjean que mon *ego* ne saurait souffrir pareille machination. Il m'a répondu qu'il valait mieux en rire, mais je n'ai pas ri ni souri. Depuis que je me conçois sous la forme d'un sujet décentré qui s'auto-organise, j'ai l'impression de me délirer.



Depuis deux semaines, un malaise s'insinuait et perdurait. Oui. Quelque chose clochait. Je n'aurais pas dû lui parler de cynégétique. Il ne savait pas. J'ai répliqué : « Tu ne sais pas ? » À partir de là, il a eu le sentiment de ne plus contrôler la communication. Ça l'a rendu fou. Il s'est mis à japper comme un enragé. Il est parti ce matin. Ouf ! Je l'ai échappé belle. Une victoire à l'arraché. Fini, la thermodynamique, la théorie des jeux. Jeux de rôles, jeux de drôles.